Document generated on 04/30/2025 2:45 a.m.

24 images

24 iMAGES

Esther Valiquette

Marcel Jean

Number 75, January 1994, February 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/23292ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Jean, M. (1994). Esther Valiquette. *24 images*, (75), 36–36.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

San Sebastian éprouve quelques difficultés à constituer une compétition officielle de qualité. La raison en est fort simple: pour alimenter tous les festivals annuels de catégorie un qui, à travers le monde[1], présentent chacun, et d'une façon exclusive, environ une vingtaine de films dans leur section compétitive, il faudrait disposer d'un vivier d'au moins 200 films de qualité puisés à même la production annuelle courante. Une utopie. Quelques films de la compétition officielle ont néanmoins retenu l'attention, dont ***Mon amie Max*** de Michel Brault qui a trouvé là un public réceptif, séduit par le jeu et le personnage de Geneviève Bujold, ***Fado, majeur et mineur*** de Raoul Ruiz, dont le récit se situe dans le Portugal des années 50, avec Jean-Luc Bideau dans le rôle principal, ***Red Firecraker, Green Firecraker/ Paoda Shuangdeng*** de He Ping (République populaire de Chine), des films sur lesquels nous reviendrons. ***Dias contados*** d'Imanol Uribe (dont on a déjà vu ici ***El Rey Pasmado***) était l'un des deux films à représenter l'Espagne, avec ***El Detective y la Muerte*** de Gonzalo Suarez (qui s'était déjà fait connaître avec ***Rowing With The Wind***): bien reçu par la presse, il a aussi provoqué une réaction d'étonnement. Par son sujet, brûlant d'actualité: l'action de militants de l'ETA, poseurs de bombes à Madrid, qui espèrent obtenir par la violence l'indépendance du pays basque. Par son traitement aussi: il aborde le sujet comme une histoire d'amour et un thriller, en ne craignant pas de multiplier les invraisemblances (ce qui atténue son impact), et surtout il montre des personnages désabusés qui semblent avoir perdu de vue jusqu'aux motifs de leur lutte. Le message du film est clair, par delà son aspect spectaculaire: la conduite du héros, Antonio, a quelque chose de suicidaire et Imanol Uribe confronte son destin à celui d'une jeune droguée dont il tombe amoureux et dont les jours sont aussi comptés.

Les choix stylistiques de l'Autrichien Andréas Gruber se situe à l'opposé pour illustrer un fait survenu à Mauthausen en février 1945, la fuite et la prise en chasse d'un groupe de plusieurs centaines de prisonniers russes, dont une poignée seulement survécut grâce à la complicité de la population: peu de paroles, une musique en sourdine, un éclairage mat. Mais, quoique honnête, ***The Quality of Mercy*** souffre en définitive de n'être que purement illustratif.

Parmi les autres titres, plusieurs ont carrément déçu, comme ***The Beans of Egypt, Maine*** de Jennifer Warren qui souffre d'une absence de mise en scène, ou exaspéré, comme ***Shallow Grave*** de Danny Boyle (G.-B.) qui verse dans la complaisance en accumulant les personnages et les situations les plus douteuses, et ***La partie d'échecs*** d'Yves Hanchar (Belgique) un naufrage qui porte bien son titre par son absence de direction d'acteurs, dans lequel s'est fourvoyé Denis Lavant qui, en monstre simiesque féru des échecs, en est réduit à quelques grimaces et grognements ridicules. Il y avait donc à prendre et à laisser dans cette manifestation par ailleurs fort sympathique. ■

1. Ces festivals de catégorie un sont: Berlin, Cannes, Moscou, Montréal, Venise, San Sebastian, Tokyo, Le Caire, auxquels s'ajoutent des festivals «spécialisés» compétitifs comme Locarno, Singapour, etc.

ESTHER VALIQUETTE

PHOTO: ONF

C'est avec beaucoup de tristesse que j'ai appris le décès, survenu en septembre dernier, d'Esther Valiquette. Nous nous sommes connus au tout début des années 80, à l'Université de Montréal. C'était hier, et pourtant le mot sida n'existait pas encore.

Ensemble, nous avons travaillé à deux films étudiants.

Je me souviens qu'Esther avait une remarquable soif d'apprendre et que dès le premier tournage, où elle tenait la caméra, elle étonnait tout le monde par ses aptitudes et son audace.

Je me souviens aussi qu'elle aimait beaucoup la musique et c'est à elle que je dois d'avoir mis les pieds aux Foufounes électriques pour la première fois.

Je me souviens qu'elle m'a fait connaître et aimer Cabaret Voltaire, Lene Lovich, Eberhardt Weber et, surtout, Fred Frith.

Je me souviens que c'est elle qui a mis de la musique de Frith partout sur la bande sonore du film que j'ai réalisé en deuxième année.

Je me souviens d'un matin où nous avons vu le soleil se lever, en buvant du vin, dans le parc au coin de Saint-Joseph et Saint-Laurent.

Je me souviens que René Roberge était là. Il allait devenir le complice d'Esther, le monteur de ses vidéogrammes et de son unique film.

Je me souviens que nous nous sommes perdus de vue par la suite; j'avais choisi la critique, Esther la pratique.

Je me souviens l'avoir rencontrée quelques années plus tard, alors qu'elle était assistante à la caméra pour Jacques Leduc.

Je me souviens avoir appris, incrédule, qu'elle était malade.

Je me souviens avoir été bouleversé par *Le singe bleu*, son film, où avec une justesse indicible elle parle de sa maladie et de tant d'autres choses.

Je me souviens d'Esther. De sa voix si caractéristique.

Je me souviens d'elle.

MARCEL JEAN